

Je me souviens de mes débuts...

témoignage de Jean-Côme Noguès

Autre témoignage, celui d'un auteur qui a publié son premier roman en 1969. Il avait cinq ans au début de la seconde guerre mondiale. Comme les livres, à part quelques albums offerts, étaient ceux de l'école, il a décidé, à 7 ou 8 ans, qu'il deviendrait instituteur. Puis il fut professeur et proviseur-adjoint dans un lycée parisien, menant en parallèle sa carrière d'écrivain pour la jeunesse.

J e n'avais mis les pieds que dans trois ou quatre départements limitrophes, l'Aude, l'Hérault, les Pyrénées-Orientales, et un peu la Haute-Garonne, quand, à vingt ans, je suis allé en Italie. Aller en Italie, au milieu des années cinquante, était une aventure extraordinaire. Et je fus émerveillé par Florence. Je n'ai pas vu ses palais et ses rues à la manière d'un touriste, mais avec les yeux d'un Florentin de la Renaissance. J'ai gardé le souvenir de cet émerveillement pendant près de dix ans. Au fur et à mesure que le temps passait, il prenait les contours flous du rêve. Et la vie m'emportait ainsi qu'elle le fait pour tous les garçons de cet âge. Après m'avoir laissé me fourvoyer sur un chemin sans issue, peu à peu, par de timides essais pour dire ce que je portais en moi, elle me conduisit à l'écriture.

Le souvenir de Florence s'est réveillé d'un coup. J'allais pouvoir transcrire mes désirs à travers les tumultes, les passions, l'éveil d'une vocation dans un été toscan. Je choisis l'année 1478. Laurent de Médicis venait d'avoir trente ans, son frère Julien tombait sous les coups de la Conjuración des Pazzi et Sandro Botticelli peignait « Le Printemps ».

Spontanément, je me suis adressé à de jeunes lecteurs. J'ai écrit pour eux afin de retrouver les heures enchantées de l'enfant que j'avais été. Qui, lorsqu'il lisait, ne laissait s'interposer aucun écran de distraction entre les personnages de l'histoire et lui-même. Qui se détachait ainsi de son petit monde quotidien pour habiter le pays de ses lectures.

Je me suis lancé dans *Silvio ou l'été florentin* avec une sorte d'assurance tranquille, ne sachant pas sur quoi cela déboucherait. C'était un retour vers ma jeunesse que je faisais renaître par la magie des mots. Pas une autobiographie, non, mais un récit avec un personnage qui m'empruntait quelques traits et auquel j'accordais de surcroît une grâce qu'assurément je n'ai jamais possédée. Je revivais la découverte d'une Italie éblouissante et les aspirations qui avaient tourmenté mon adolescence.

Les pages s'ajoutaient aux pages, calmement, sans un véritable souci de construction de l'intrigue. Je laissais, au jour le jour, courir ma plume et aller mon imagination. Je retrouvais mon pays natal, avec ses collines brûlantes qui sentaient bon la lavande sauvage et le serpolet. Des sensations, des rêves, des espoirs, des enthousiasmes, des déceptions – douloureuses comme elles le sont à quinze ans – remontaient de ma mémoire et Silvio naissait. Deux ou trois épisodes de ma vie venaient s'intégrer à l'aventure du petit berger qui voulait devenir peintre. Je les avais vécus ailleurs, en d'autres circonstances, et je les offrais à Silvio comme on donne à quelqu'un que l'on aime un objet auquel est attachée une part de vie propre. Et l'histoire se déroulait, conduite d'instinct et peut-être aussi par un je-ne-sais-quoi qui pouvait ressembler à une fatalité.



Silvio ou l'été florentin, ill. P. Le Guen, G.P., 1969
(Bibliothèque Rouge et Or ; Souveraine)

Avais-je enfin atteint mon domaine ?
Le titre de l'ouvrage, je l'ai trouvé en me promenant le long d'un canal des Flandres, près de Dunkerque. Une région qui devait me pousser, un peu plus tard, à écrire mon troisième roman et qui n'aurait pas dû, en principe, me ramener à Florence. Mais l'imagination a besoin d'un éloignement pour ne cerner que l'essentiel, ne pas se perdre dans des détails superflus, suggérer un voyage intérieur.

Dactylographier le manuscrit fut une autre entreprise puis se posa la question de l'éditeur. Je ne me souviens plus comment je découvris l'adresse des Éditions Rouge et Or, mais, une fin d'après-midi de novembre, je montai au deuxième étage d'un immeuble dont les fenêtres donnaient sur la place de la gare Saint-Lazare. La nuit tombait, il pleuvait comme il pleut à Paris en novembre. Interminablement.

Je suis entré dans une pièce non éclairée. Les clignotements bleus et verts des néons publicitaires frappaient les vitres. Des poissons tropicaux évoluaient au sein de la lumière diffuse d'un aquarium, entre des gerbes de bulles scintillantes. Et rien d'autre. Le silence le plus absolu qu'accentuait encore la rumeur de la ville. J'avais pourtant sonné à la porte d'entrée. Personne ne se montrait. Je me suis approché d'une fenêtre pour me donner une contenance. Paris, en ce temps-là, n'avait pas encore commencé le ravalement de ses murs. Tout était noir autour de moi. En bas, le pavé luisait, barbouillé de reflets, les banlieusards se hâtaient vers la gare... et je me demandais si je ne devais pas m'en aller. Mon aventure se terminait là, dans des ténèbres que je ne pouvais franchir. Ce n'était même pas un rejet,

plutôt une impossibilité à aborder dans un port qui n'était pas pour moi. On m'ignorait. Je n'existais pas. Trop dépaycé, je n'éprouvais aucune déception. Je crois même que l'étrangeté de la situation me faisait sourire intérieurement. Les remises en question seraient pour plus tard. J'étais sur le point de me résoudre à partir lorsqu'une porte s'ouvrit. La lumière emplit la pièce brutalement. Une jeune femme vint à moi. Elle me demanda ce que je désirais et lorsque je lui dis que je souhaitais déposer un manuscrit, elle voulut m'en dissuader : ils recevaient tant de textes...

L'affaire s'engageait mal, mais je me sentis une assurance nouvelle et j'insistai pour laisser mon projet de roman.

Je suis reparti sous la pluie, à la fois soulagé parce que j'avais mené mon entreprise jusqu'au bout et comme dépossédé d'une part de moi-même. Silvio me quittait, se perdrait sans doute. Il ne me restait qu'à attendre.

Déjà, pas refroidi du tout, je pensais à un autre sujet. Il trouvait, lui aussi, un écho dans ma mémoire. Après l'Italie et dans des conditions très différentes, j'avais vécu plusieurs mois en Allemagne, au bord du lac de Constance. Le Bade-Wurtemberg est un pays romantique, couvert de forêts où, en regardant bien, il se pourrait que l'on rencontrât Blanche-Neige sur le chemin qui conduit à la maison des sept nains, ou une vieille fée ronchonreuse et geignarde au bord d'une fontaine, demandant de l'aide à un prince plus ou moins charmant occupé à la chasse. À l'orée d'une de ces forêts, était une maison qui portait, en lettres noires sur son crépi parfaitement blanc, le nom de « Waldfriede ». Une maison de l'après-guerre, neuve et sans passé. Je ne gardai que le nom et lui inventai un passé.



Les Pièges de Waldfriede,
ill. M. Gourlier, Magnard, 1972 (Fantasia)

Le Faucon déniché,
ill. J. Retailleau,
G.P., 1972 (Spirale)



15 aventures en forêt,
sélection des textes
de Jean-Côme Noguès,
ill. A. d'Orange,
Gautier-Languereau,
1978

Trois mois après avoir déposé le manuscrit de *Silvio*, je reçus un appel téléphonique. Mon texte était intéressant, on allait l'éditer, mais je devais lui ôter cent pages. Je crois que c'est à ce moment-là que j'ai franchi pour la première fois le grand portail de la rue Garancière.

Je devais le faire souvent pendant plus de dix ans, car presque tous mes titres parurent d'abord aux Éditions G.P. Rouge et Or. Dans cette rue étroite, près du Jardin du Luxembourg, se trouve un immeuble imposant orné de têtes de bélier. J'allais vers la Maison aux béliers avec toujours le même mélange d'espoir et d'appréhension. D'étonnement aussi quand mon manuscrit devenait un livre. L'obscurité pluvieuse de Saint-Lazare m'apportait à présent des couvertures colorées, des pages d'albums, des mots et chapitres qui encore me laissaient des craintes. Avais-je écrit aussi bien que je le voulais ? Non, certainement ! Mais, la prochaine fois peut-être... Des sentiments qui ne m'ont toujours pas quitté à l'heure où j'écris ces lignes, quarante ans après.

Toutes les maisons d'édition étaient alors rassemblées dans un périmètre qui englobait Saint-Germain-des-Prés, Saint-Sulpice et le boulevard Saint-Michel. Je donnais mon nom à l'accueil puis suivais une secrétaire dans un dédale de couloirs pour parvenir enfin à des bureaux exigus encombrés de livres. Il y en avait partout, sur des rayons, sur la table, à terre. Ils m'entouraient, me cernaient et, bonheur qui jamais ne me blase, mes ouvrages trouvaient à s'y nicher.

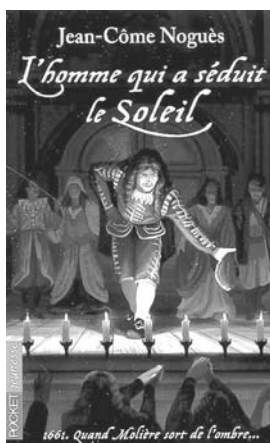
Magnard, entre temps, m'a fait renouer à son tour avec cette enfance que je poursuivais encore au moyen de l'écriture. Je n'avais jamais beaucoup aimé les

devoirs de vacances, mais les cahiers de « Babette et Loulou » étaient si attrayants qu'il nous arriva, à ma sœur et à moi, d'en terminer un, l'année de mes dix ans, ce qui nous valut de recevoir une édition fort raccourcie de *Robinson Crusoë*. Cher Robinson qui m'a fait vivre des heures de lecture si heureuses ! Je n'imaginai pas qu'un jour je signerais un contrat, boulevard Saint-Germain, avec le père de Babette et de Loulou, et que paraîtrait *Les Pièges de Waldfriede*.

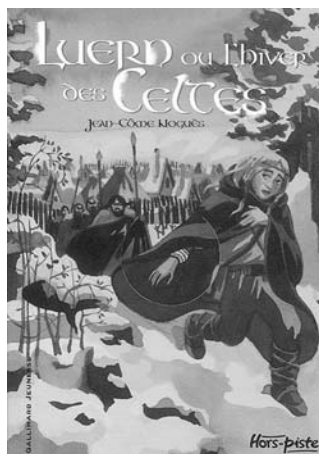
Un peu plus tard, je faisais mes débuts chez Gautier-Languereau, dans la série « 15 histoires de... » qui remportait un durable succès. L'immeuble de la rue Jacob était mitoyen de l'hôtel particulier qu'habitait le Premier Ministre de l'époque. J'entrais donc sous le regard vigilant de deux policiers en faction, avant de rencontrer ceux de M. Gautier et de M. Languereau sur les portraits qui ornaient le hall. Ils semblaient me voir arriver avec une bienveillance qui

me donnait l'élan nécessaire pour grimper trois étages et livrer, au cours de plusieurs années, cinquante et une « Histoires de... » J'étais là chez Bécassine, cette Bretonne au grand cœur que l'on dit stupide – à tort – et dont j'avais découvert un album oublié sur une haute étagère alors presque inaccessible pour moi dans la maison de mes grands-parents, au bord de la mer.

Les souvenirs défilent mais peut-être suis-je en train d'idéaliser ce temps... celui de l'enfant que j'avais été, qui avait tant recherché des livres pendant la guerre, qui avait partagé la vie des personnages jusqu'à s'enfermer dans une solitude de laquelle il s'extrayait à regret, qui souffrait de constater que le monde réel ne ressemblait pas tout à fait à celui qui lui était conté. Peut-être, au fond, suis-je resté quelque part cet enfant pour lequel il n'était rien de plus important que le fil d'une histoire qui court, en petits caractères noirs sur les pages d'un livre.



L'Homme qui a séduit le soleil,
ill. M. Coimbra,
Pocket Jeunesse, 2008



Luern ou l'hiver des Celtes,
ill. E. Usdin, Gallimard Jeunesse,
2008 (Hors-Piste)